

Didier da Silva
François Matton

Une petite forme



P.O.L

Une petite forme

Autres livres de Didier da Silva

HOFFMANN À TÔKYÔ, Naïve, 2007

TREIZE MILLE JOURS MOINS UN, Laureli/Léo Scheer,
2008

L'AUTOMNE ZÉRO NEUF, Laureli/Léo Scheer, 2011

Autres livres de François Matton

LIGNES DE FUITE, Dumerchez, 1999 (*épuisé*)

J'AI TOUT MON TEMPS, P.O.L, 2004

COMMENT J'AI CASSÉ MES JOUETS, petit POL, 2005

CRABE SUR SON ÎLE, petit POL, 2006

DE PIÈCES EN PIÈCES, P.O.L, 2007

SOUS TES YEUX, P.O.L, 2008

AUTANT LA MER, P.O.L, 2009

<http://francois-matton.over-blog.com>

Didier da Silva
François Matton

Une petite forme

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

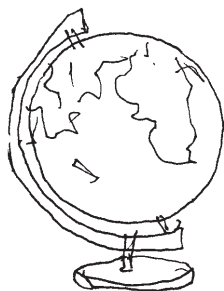
© P.O.L éditeur, 2011
ISBN : 978-2-8180-1289-5
www.pol-editeur.com



J'auscultais le cœur de la nuit, et son pouls était faible; mais un bon litre de café est un excellent défibrillateur.



Je vivais bien deux heures sur ce choc électrique, dans les meilleures dispositions à l'égard du monde en général



et de mon existence en particulier, sans la moindre objection à avancer, non vraiment rien à redire, et puis tout cela se mettait à se déglisser légèrement, j'étais rattrapé par la manche par l'arbitraire de mon origine, de mes tares, de mon habitat,



la conscience désolée de tout ce que je n'étais pas ; je méditais sur ces questions ou plutôt j'y pensais vaguement, sans rigueur, me bornant le plus souvent à forger quelque aphorisme rendant un joli son creux, par exemple *Être, c'est être limité* ou *Je suis le veuf de tant d'imbéciles*, toutes formules me semblant cependant avantageusement remplaçables par cette phrase que je prononçais alors fréquemment et dans les occasions les plus diverses : *Mais qu'est-ce que je fous là ?* (au besoin, mon épitaphe).



Si encore je n'avais été déçu que par ma consistance, plus ou moins gélatineuse, mais bernique, c'était de l'état des choses, com-

ment dire, de la situation globale, que je me déclarais, comme à la dernière case d'un questionnaire client, pas du tout satisfait. Je sentais mille sujets de plainte, il n'y avait qu'à se baisser, tenez, en voilà un : j'ai mal au dos.

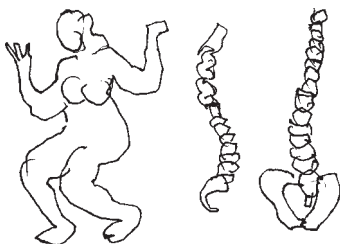


Des centaines de millions de personnes à travers le monde



et, j'en fais le pari, dans d'autres mondes habités, pour autant que leurs indi-

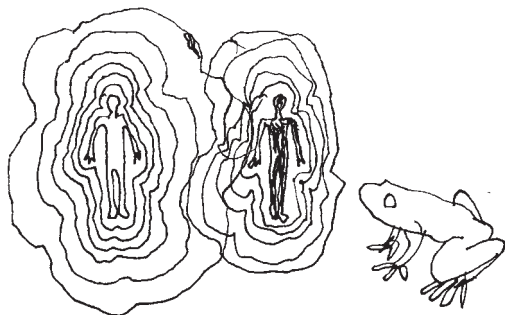
gènes soient vertébrés, ont mal au dos, et je devrais chanter cet ordre-là?



(La nature, me disais-je, peut être parfaite; c'est donc qu'elle n'a pas voulu, qu'elle a fait sa mauvaise tête. N'était-ce pas ~~dé~~gueulasse lamentable?) Mais je feignais l'indignation. Je n'étais capable au mieux que d'une révolte passive; ceci expliquant cela, j'avais également mal aux cuisses.



À vrai dire, chacun des organes, l'ensemble des zones, la plus petite parcelle de mon corps recevait, un jour ou l'autre, la visite de la douleur.

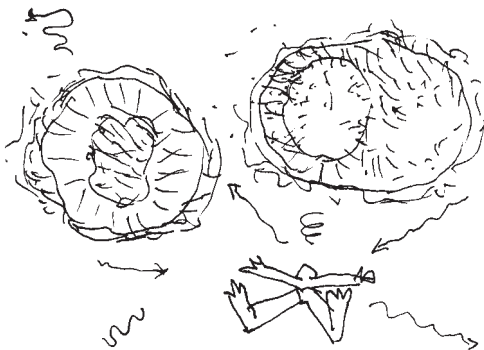


J'avais pour elle des sentiments ambivalents. Si je m'en réjouissais secrètement comme d'une preuve d'existence (en dernière analyse, tant qu'on en bave on est vivant), j'en guettais les apparitions avec un peu trop d'intérêt, comme le fan d'une série télé attend le prochain épisode – que ma carcasse, en quelque sorte, scénarisait en somatisant (qu'on me damne si ce n'est pas une perversion), sans jamais manquer d'inspi-

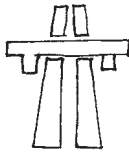
ration : elle vous traduisait en un tournemain
une contrariété en crampe, un remords en
tour de rein, un regret en chalazion, elle savait,
par je ne sais quelles séductions répugnantes,
attirer à elle les virus volages,



tombait dans le
panneau de toutes les contagions.



Bref, j'étais sans défenses, et j'allais de travers, de concert avec tout ce qui, sur la terre, va de cette façon-là ; je rêvais de lignes droites.

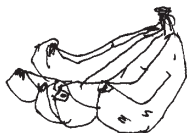


Me restaient, inaliénables, forteresses imprenables, collection privée, ces deux heures de félicité nocturne,



que je faisais durer vicieusement en trichant, c'est-à-dire en me levant chaque jour un peu plus tôt. Mon premier regard était pour le réveil – que je n'avais pas fait son-

ner –, ses chiffres et ses nombres, d'autant plus incontestables qu'ils étaient rouges. (Je me faisais une fête de cette opération magique, aussi excitante à mener qu'un hold-up, qu'est le changement d'heure – la seule loi poétique qu'aient jamais édictée les hommes; je jugeais mesquin qu'il n'y en ait que deux mais rien ne m'empêchait, dans ma république (bananière),



d'en instituer en veux-tu, en voilà (j'ai connu des minuits en plein après-midi). De tous les ministères le plus épineux était, naturellement, celui des Affaires étrangères; or pendant ces deux petites grandes heures à géométrie variable (dont il me semblait parfois tenter de repousser les murs tel un explorateur ceux, piège fondant sur lui, de la chambre au

trésor), il était dieu merci en chômage technique; les affaires pendaient, grand bien leur fasse, dans les ténèbres extérieures, mon étroit astronef

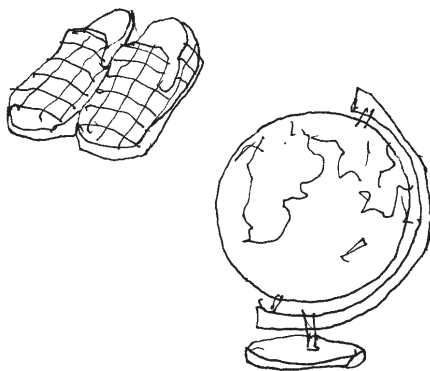


n'avait à craindre du dehors qu'une fort peu vraisemblable pluie de météorites.)



Concrètement, le sol était froid sous les pieds. Mon second regard était pour les pantoufles : l'explorateur en prenait pour son grade, le spationaute avait l'air fin. C'étaient des pantoufles en peau de rien, à savoir imitant mal

la fourrure et la chair d'une chimère – mi-mouton mi-daim – au moyen d'une synthèse, dont j'aimais mieux tout ignorer, reproduite pour une bouchée de riz dans la lointaine Chine.



D'ailleurs pantoufle est fantaisiste, on dirait mieux chausson. Le corps en était chocolat et les pourtours en peluche blanche. Le talon demeurait nu, le pied levé l'air s'engouffrait jusqu'aux orteils, quand j'en avais le temps je

mettais des chaussettes. Mais la plupart du temps je n'avais pas la tête à ça. J'écoutais le silence, je caressais ma barbe, j'étais un bon sauvage, je ne me rasais pas.

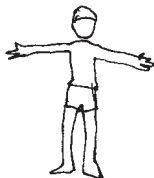


Je me lavais, en revanche, avec un plaisir intact. Mes rêveries solitaires débutaient volontiers dans un bain brûlant, je les laissais tiédir avant de me doucher longuement. Tant d'eau douce salait la facture et chagrinaient les écolos mais qu'importait : le moindre clapotis

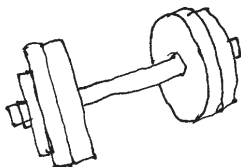
résonnait formidablement, la mousse en s'amenuisant soupirait, j'épiais le grésillement ultime des microbulles. Nostalgie de l'amnios, quand tu nous tiens !



Toute honte bue j'y clapotais, j'observais mon corps comme celui d'un autre, les douleurs charmées se taisaient.



Aussi vulnérable que je me perçoive, je n'en étais pas moins solidement charpenté. Avant d'être tombantes, mes épaules étaient larges; eussé-je pratiqué un sport,

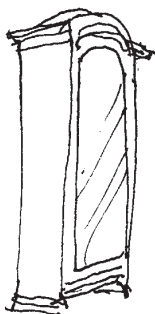


même en dilettante,



qu'on m'eût bientôt trouvé un air de brute. *Potentiellement, une armoire à glace*, certifiaient les coachs au premier coup d'œil (un beau gâchis, à les en croire). S'ils ne désarmaient pas, je me remettais vite des assauts des microbes. J'étais à la fois tout le temps malade et jamais sérieusement. Deux mois d'un régime sain, d'entraînement quotidien,

et la force de la nature serait apparue dans sa gloire, j'en étais hélas persuadé.



Je comprenais les transsexuels et leur sentiment d'une erreur d'enveloppe. Je me projetais mince, blond, souffreteux, diaphane? J'avais de gros os, le cheveu crépu, la peau brune, des pieds de colosse et des mains de déménageur. Il avait fallu toute une vie de mollesse pour faire de cette masse un flan inoffensif.

Achévé d'imprimer en décembre 2010
dans les ateliers de la
Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2199
N° d'édition : 180050
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : janvier 2011

Imprimé en France



Didier Da Silva
François Matton
Une petite forme

Cette édition électronique du livre *Une petite forme*
de DIDIER DA SILVA et FRANÇOIS MATTON
a été réalisée le 2 mars 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en décembre 2010
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818012895)
Code Sodis : N47792 - ISBN : 9782818012918
Numéro d'édition : 180050